

O.DESSYME

Le désir m'effraie

Plus d'un quart de siècle

03/01 - 11/05/1988

Dimanche 3 janvier 1988

C'est un peu comme lorsque j'hésitais à quitter l'Agence, oscillant entre ceux qui « Mais tu es fou ?! Une place pareille, à notre époque ! Et puis pour la musique c'est trop tard, à ton âge, tu n'y arriveras jamais !... », et ceux qui « De toute façon, il faut essayer. On n'a qu'une vie... »

Ça balance pas mal aujourd'hui aussi ; ça balance pas mal...

Mercredi 6 janvier 88

La fille de mon oncle, à l'arrière de la voiture, le visage reposant sur les genoux de Marie... C'était une méthode, en colonie de vacances ou en pension, les retours en cars... La fausse fatigue et la voisine qui propose ses genoux... Ensuite, c'était simple, un jeu d'enfant pour peu que j'ai pris soin de glisser une main sous ma tête... Il ne reste qu'à laisser errer, imperceptiblement d'abord, autour du genoux, et puis de remonter lentement, sachant déjà que l'autre sait, accepte... L'autre pour qui il suffit de poser une main sur mon épaule pour répondre à mes avances... Peut-être aurais-je dû utiliser cette méthode dans l'avion qui me menait à Montréal... Ce long frôlement de nos doigts qui ne finit par aboutir que sur un seul et unique baiser à l'aéroport de Mirabelle...

« Pourtant, je sens que le mariage m'enferme, me cloître, et j'ai envie de m'évader. La perspective du bonheur tranquille qui s'ouvre indéfiniment devant moi m'assombrit. Je me prends à regretter le temps, qui n'est pas si lointain, où je pouvais éprouver les tortures du doute, les tourments de l'incertitude, les affres de l'attente. Je rêve d'une vie qui ne soit faite que de premiers amours - et d'amours durables : c'est dire que je veux l'impossible... »

Eric Rohmer, "L'amour l'après-midi"

Toujours ce café Vavin, horriblement cher mais si bien fréquenté...

Aucune idée de ce que je peux bien vouloir désirer en ce moment... Et le futur semble si loin, si étranger... !

Je ne parviens pas à savoir si je plains ou envie les jeunes couples que j'aperçois... Les deux, sans doute... Alternativement... Simultanément...

Il y a, là-bas, cette adorable fille, sa copine, et... huit types à la même table...

Il y a cette autre, en face...

Et cette autre, encore, sur ma gauche (légères bajoues, amorce d'un double menton, yeux superbes)

même table...

Il y a cette autre, en face...

Et cette autre, encore, sur ma gauche (légères bajoues, amorce d'un double menton, yeux superbes)...

A qui je semble plaire...

Il y en aurait beaucoup, en fait, si je n'étais pas si difficile, si je savais me décider, si je savais quoi décider...

Un peu con d'avoir 20 ans en plein boom sidéen...

Beaucoup de choses et de gens me lassent avec le temps... : Francesca, Deligny, Yvons, G.M., Igor, Jeannot, et Marie aussi... Presque tout, quoi. Je ne vois guère que R.J qui tienne le choc...

Mercredi 13 janvier 88

Sale date. Ok, soit, pigé, je ne truanderais plus. 400 balles d'amendes dans le métro, en moins d'un moi !... J'abandonne. Ils ont gagnés.

Mon épuisement atteint les limites du supportable... :

Lundi : piano intensif.

Mardi : permanence à l'école de musique de 12 à 18h, puis répète avec le groupe d'un certain Charles, de l'Agence (reprises des Beach-Boys ; je découvre), de 21h à une heure du matin.

Mercredi : cours de 9 à 13 et de 17 à 22h...

Jeudi : Répétition avec Igor de 9h à 14h, Anna à 18h, et répète avec Silvain de de 20 à 24h...

Vendredi : une Françoise (de l'Agence, de l'école de musique ?... J'ai dû noter ça, mais je ne sais plus trop...) de 10 à 13h et permanence de 15 à 20h...

Samedi : cours de 11 à 16h

Dimanche : piano intensif...

N'y a-t-il pas là de quoi raisonnablement craquer ?...

Vendredi 22 janvier 88

« "Songe, me disait cette adorable fille, que ce n'est pas moi qui te quitte, que c'est toi qui me renvoies, que mon bonheur serait de passer mes jours avec toi et que tu n'as qu'un mot à dire pour que toute cette comédie se termine sans dénouement."

Je sentais que tout cela était vrai, que mon amour était d'accord avec ses voeux ; mais une fatalité qui m'a toujours dominé, la peur, peut-être, d'une obligation qui m'aurait lié, peur innée et dont je ne me rendais pas compte, mais qui agissait en moi ; enfin l'hypocrisie d'un esprit libertin qui court, malgré lui, malgré sa réflexion au moins, plutôt vers le changement que vers de nouveaux plaisirs : en un mot, tout me faisait persister dans ma résolution et dans ma tristesse. »

Casanova, *Mémoires*.

Je ne vais pas bien. J'ai besoin d'être seul, excessivement seul.

J'ai une nouvelle élève de 15 ans ; elle s'appelle Clairvia. Avec elle j'aimerais certaine douceur, tendresse, évasion, passion, j'aimerais l'événement, le frôlement, la tension et l'attention...

Avec Chloé (12 ans) j'aimerais jouer un peu, au docteur par exemple, ou aux amoureux, j'aimerais lui caresser la peau, les cheveux et les lèvres, la voir rire et m'aimer...

Avec Morgane (10 ans) il faudrait faire le papa, le grand frère, la prendre par la main et répondre à ses questions d'enfant avec le plus grand sérieux du monde, m'aimer de cette façon, en lui prenant la main...

Les rêves m'aident à tenir, à profiter à fond des rares instants que je passe avec elles...

Marie ne me manque pas. Je ne l'aime plus. Ce n'est pas parce que je la vois tous les jours qu'elle ne me manque pas, juste parce que je ne l'aime plus, ne la supporte plus. Je n'arrive même plus à travailler tant mes rares moments de solitude sont sacrés et demandent toute ma conscience pour en profiter à fond...

L'aime plus, ne la supporte plus. Je n'arrive même plus à travailler tant mes rares moments de solitude sont sacrés et demandent toute ma conscience pour en profiter à fond...
D'un autre côté, il est vrai que je travaille bien mieux quand elle est là, dans l'appartement... Mais c'est pour mieux lui échapper...

Mercredi 27 janvier 88

Curieux comme certaine nouvelle, concernant le charmant couple que Marie et moi formons, peut réjouir l'une des parties tout en affligeant l'autre... Mes parents m'ont appris, hier, que je n'étais pas près de pouvoir investir mon appartement, qu'il y aurait sûrement procès, etc... La veille il y avait eu une crise encore, avec déclaration de haine et de séparation certaine en juin prochain (moment où mon appart aurait dû se libérer)... Marie était, du coup, de fort bonne humeur, hier soir, la garce... Le pire est que je sais très bien que je peux tenir encore un an, ou même dix ans, car, selon l'atroce logique de l'habitude, plus je tiendrai et plus je tiendrai... Il est tellement plus difficile de partir que de subir...

Alors quoi ?... L'autre jour Marie me déclarait que j'étais l'unique raison qui la poussait à vivre. Mais elle ne peut vivre seule, sans homme. Que cet homme soit moi est plutôt secondaire, je pense... Quoique ; secondaire pour qui ? Pour elle, persuadée de m'aimer, ou pour moi, incapable de me faire remplacer ?... Mais tout ça ne m'intéresse plus vraiment...

Il ne me reste qu'à m'éloigner, qu'à me disperser, qu'à flotter vers un amour pour Elle, l'Autre, qu'il ne me reste plus qu'à trouver - sans la chercher, bien sûr... Encore une règle à la con, ça; toujours quand on ne cherche plus qu'on trouve... Quand on n'y tient plus tant que ça, finalement...

Le désir m'effraie, chez moi comme chez l'autre... Pas le désir en soi mais son but, sa finalité...

Dans le métro, tout à l'heure, il m'a semblé que si j'avais voulu... Et ici, encore, au Vavin, cette fille (deux types à sa table) qui à chaque instant pose son regard bleu sur moi. Et alors ? C'est presque toujours ainsi. S'il fallait s'y fier... Elle semble ravie que je lui rende ses regards... Mais je dois partir maintenant (comme ça tombe bien !)...

Vendredi 29 janvier 88

- J'en ai marre de la petite communauté...
- Si tu ne veux plus voir ma tête, tu peux toujours prendre ton petit déjeuner dans ta chambre...

Ce que j'ai fait. La journée commençait bien... Tout cela est si petit, mesquin, rikiki... J'ai essayé de l'appeler à son boulot, plus tard, pour m'excuser mais on m'a dit ne pas l'avoir vue de la journée... De quoi me faire un bon petit film pour m'occuper... Enfin, au cela m'aura évité de croiser Fred (Je n'arrive même plus à me souvenir depuis quand il s'est installé rue d'Alsace...).

Mercredi 3 février 88

Était-ce Diane ou Bérange ? la plus âgée des deux. Elle se trouvait au Free-time, à deux mètres de moi, attendant sa commande à côté de la caisse. Elle ne m'a pas vu. Je ne crois pas. Le mec avec qui elle se trouvait - jeune lycéen d'une exemplaire banalité - venait de la laisser pour aller s'installer à une table. J'ai hésité. Une angoisse idiote qui me nouait le ventre... Je suis parti manger ailleurs...

C'est quoi, ça ? De la timidité ? De la honte ? Rien ne peut justifier ce genre d'angoisse... Que je ne m'aime pas quand je suis comme ça !...

Curieux... Même heure que d'habitude, pourtant, mais le Vavin est quasiment désert... J'espérais y revoir celle de la semaine dernière...

Samedi je part pour quelques jours à Londres, avec Marie... Aucune opinion sur la question...

Samedi je part pour quelques jours à Londres, avec Marie... Aucune opinion sur la question...

Les yeux de cette jeune fille dans le métro (ce journal n'est, finalement, qu'un journal amoureux. Même si aucun fait amoureux n'y est relaté - et pour cause...)...

Il faudrait que je me pèse. j'ai la désagréable sensation de maigrir à vue d'oeil. Espérons qu'il ne s'agit là que d'une simple identification à "L'apprenti" de Guérin...

On pourra me dire ce qu'on veut, mais j'ai la ferme conviction qu'il y a un âge où toutes frôlent la perfection physique.

Clairvia m'apparaît vraiment trop gamine et naïve pour son âge. Je ne pense pas que ce soit moi qui l'intimide, la rende si niaise... Dommage.

Mercredi 17 février 88

Un couloir de métro, à Convention. Elle marche devant moi. Vu sa taille et son habillement, je ne lui donne guère plus de 15 ans. Je m'apprête à la doubler pour voir son visage mais, la sentant sur ses gardes, tout du moins très attentive, je n'ose me retourner de suite et attends le virage, que je prends large, pour n'avoir à pivoter que d'un quart vers elle. Je croise son regard, dur, loin d'être dupe, comme si elle savait, m'avait guetté. La porte de sortie est à l'ancienne, à pousser soi-même. Elle est juste derrière moi, sur mes pas... Je ne sais pas comment je me démerde exactement mais il m'est impossible de tenir la porte à quelqu'un et de repartir sans, dans un même mouvement, avoir fait un tour complet sur moi-même; question de main, je suppose... Toujours est-il que, lui tenant la porte, je me retrouve face à elle qui me sourit de toutes ses dents, de tous ses yeux immenses plantés droits dans les miens, et qu'elle me dit "merci" avec un petit "m" timide et un "i" qui monte au ciel... J'essaie de lui sourire aussi, quelques secondes, rouge et mal-à-l'aise, avant de partir en courant, ou presque... Il est pourtant si rare qu'une charmante inconnue me sourit si franchement !... Ce n'est que bien plus tard que je pressens ce que j'aurais peut-être pu tenter...

Café Vavin. Agréable de voir les difficultés qu'elle éprouve à se concentrer sur ce que lui dit sa mère tant mon regard la trouble... Qu'est-ce que j'aime foutre ma merde !...

Tout à l'heure, dans la rue, la même qu'il y a 15 jours, avec une amie... Le même regard, le même sourire provoquant, le même rire moqueur après mon timide rictus...

Mercredi 24 février 88

Marie a arrêté la pilule, « pour voir ce que ça fait, dit-elle... ». Enfin, aucune importance. Pour ce que je la touche ces derniers temps, je n'y verrai aucune frustration.

La frustration est bien là, pourtant, même si elle vient d'ailleurs. Toute mon énergie se déverse dans ces regards volés, dans ces sourires amorcés que je croise et surprends parfois, comme d'improbables preuves que j'existe vraiment... Hier encore, dans le métro, cette blonde qui, par trois fois, m'a sourit et qui, une fois descendue sur le quai, s'est retournée encore... Ou cette autre, assise à côté de moi, notre soure complice quand nous nous apercevons que nous sommes en train de lire l'un par dessus l'épaule de l'autre... Et toujours cette sensation que le plancher se dérobe...

Je ne peux pas rester comme ça, continuer comme ça à mélanger les repères du temps, vivre chaque année comme j'ai vécu la précédente, avec le calme et le rides qui s'affirment lentement... J'ai peur, atrocement peur de cette sécurité qui m'engloutit... On s'y accoutume tellement vite... Chaque journée supplémentaire m'ôte un peu plus de courage. je m'échoue dans un quotidien de plus en plus vorace. Les apparences ont pris me dessus. Je regarde les filles comme un mari salace. J'ai peur de

Chaque journée supplémentaire m'ôte un peu plus de courage. je m'échoue dans un quotidien de plus en plus vorace. Les apparences ont pris me dessus. Je regarde les filles comme un mari salace. J'ai peur de l'avenir, et mon passé est mort du jour où je suis revenu à Marie. Presque plus rien à en tirer. Les lettres et les photos, je les connais presque par coeur...

Comment puis-je rêver d'un futur fait de passé, si je ne bâtis pas ce passé dans un proche futur ? Si peu de temps encore pour fabriquer des souvenirs !... Serai-je encore capable d'aimer, d'avoir une passion, de tout abandonner par décision du coeur ? Le blindage, chaque année, se fait plus épais...

Tout est passé si vite... A peine le temps d'apprendre l'existence de l'amour qu'il faut déjà capituler... Je n'apprends plus qu'à subir, dorénavant, subir et me retenir...

Une chose me rassure cependant : si la poltronnerie s'est bel et bien installée, ma sensibilité, elle, s'en est accrue. Toujours ça de pris... Mais peut-être n'est-ce que de la fatigue, tout comptes faits...

De quoi parler d'autre que d'aimer ?...

Finalement, nous sommes tous des Don Quichotte (très bon ça, Coco. Faut garder ça !)... A nous battre contre rien, des moulins, pour se donner l'illusion d'être là pour quelque chose (il insiste, le con...)...

Non mais ça fait du bien, un bon lieu commun, de temps en temps.

Mercredi 2 mars 88

Mercredi, jour d'écriture désormais, unique et seul jour d'écriture... Une habitude parmi tant d'autres... Un autre carnet, un autre café, une autre année. Les mots sont les mêmes aussi, toujours, les même prénoms qui se répètent... L'idée de la mort qui semble s'éloigner à mesure que l'âge m'en rapproche et que les rides m'assaillent. La fatigue et l'absurdité de cette fatigue...

La personnalité, les convictions... Quelle niaiserie ! Qu'ai-je à foutre d'une personnalité, de convictions, alors que je ne sais même pas aimer correctement, alors que je ne sais même pas crever correctement !...

Une pitié, une tendresse immense pour la gente humaine, les gens, quels qu'ils soient... Un instant, peut-être. Un instant, sûrement, mais qu'importe. L'instant y est.

Journée triste, orageuse, ô combien rageuse...

Mercredi 9 mars 88

Que cette putain de vie m'emmerde !!

Je viens d'aller voir "La vie est un long fleuve tranquille" de Chatillez - assis deux rangs devant moi. Je me suis fait chier d'un bout à l'autre.

Je m'emmerde et je suis fatigué.

Juste ces quelques secondes, samedi dernier, quand je tenais les poignets de Clairvia et qu'elle continué ses arpeges sans autre raison que prolonger l'instant... Elle était très joliment habillée, très moulée... Je me prends à rêver que ces efforts vestimentaires m'étaient destinés...

Je m'emmerde. Rien d'autre à dire. Je m'emmerde et j'ai mal au crâne...

Encore de nouvelles élèves. Je dois dépasser la douzaine. J'en ai marre.

Même ici, au Vavin, alors que je n'y viens que pour alimenter ma frustration et être entouré de demoiselle, des homos trouvent le moyen de m'emmerder de leurs regards poisseux (pas plus que le mien, peut-être, mais bon)... Remarque, je les comprends. D'autant que, qui sait, peut-être qu'un jour, par dépit

frustration et être entouré de demoiselle, des homos trouvent le moyen de m'emmerder de leurs regards poisseux (pas plus que le mien, peut-être, mais bon)... Remarque, je les comprends. D'autant que, qui sait, peut-être qu'un jour, par dépit...

Mercredi 16 mars 88

J'en ai marre. Je ne vais voir que des films nuls, je régresse en piano, je n'écris plus, je m'emmerde 90% du temps, et tout ça sans amour, sans rien, juste l'ennui. Le temps qui file, une série d'heures et de noms sur mon agenda, les cours qui combrent et se répètent...

J'aime beaucoup le regard de Florence, lorsqu'on va au café après notre cour commun... Oserais-je lui proposer de la voir en dehors ? Une drague légère et de longue haleine ?...

Y a-t-il une chose précise qui me donne cette volonté de vivre ? Et, sinon, quelle est celle qui me retient de mourir ?... Et que veut dire "lâcheté" dans ce cas ?... Le vague sentiment qu'on ne décide jamais rien vraiment, que ce qui est à notre immédiate portée...

La vie est une si vieille histoire... Que peut-on encore vouloir en tirer ?... Où peut-on encore puiser la force pour en tirer quoique ce soit ?... Partout, autour de moi, en moi, je ne vois que remplissage plus ou moins dupe selon les gens ou le moment. Même le rire vient à manquer, à moins qu'avec l'âge je devienne plus exigeant. Cela revient au même. La tristesse, le sérieux, la gravité, l'ennui, l'important, tout cela tue l'envie de rire...

Peut-être n'est-ce que moi... La semaine dernière, aujourd'hui même ("Un ticket pour deux"), les gens riaient dans la salle, certains ont même applaudi à la fin... Si encore je me prenais pour un intello... Mais je ne sais rien, juste prendre un petit air supérieur de temps en temps...

Mercredi 23 mars 1988

Bien entendu je suis allé voir "36 fillette" et, bien entendu, j'en suis sorti dégoûté, honteux d'être un mec et d'avoir été voir ça... Déjà, en pénétrant dans la salle, le malaise au milieu des rares gamines et des vieux dégueulasses. Puis le film et l'horreur. Je ne suis resté jusqu'au bout que par honte de devoir passer devant les deux jeunes filles qui se trouvaient à ma droite (et l'horreur continue en les voyant s'installer à une table de moi, ici, au Vavin)... Le sexe et la chair m'écoeurent, être un mec m'écoeure, aimer les jeunes filles m'écoeure. Tout mon être, toute ma vie m'écoeure. J'en crève de honte et de dégoût...

La rage, la peine, la honte... Avouons que ma vingt-sixième année commence très bien...

Dès ce matin, j'ai carrément pleuré à mon cours de piano. J'ai eu beau courir me réfugier aux chiottes, j'ai du avoir l'air bien minable devant Florence...

Les merdes s'accumulent. Chaque jour apporte son nouveau lot diarrheux. Mes sorties qui m'achèvent, l'appart impossible, Marie qui n'en finit pas, la frustration immense, partout, qui me ronge. Cette incapacité totale à rien...

Marie m'a offert un badge avec le "M" de "La marque jaune"... Peut-être pour me rappeler à elle... Ou le sceau de cette malédiction qui ne veut pas me lâcher...

Est-il possible qu'après plus d'un quart de siècle je sois encore plus mal dans ma peau ?... Je pose la question... J'attends !... Bon, d'accord.

Je ne "gère" rien de ma vie, comme on dit. Non, je me contente (?) de subir les rares exécrales événements (?) de ma piètre existence (?)...

Mercredi 30 mars 88

Ça va mieux, un peu. On ne peut pas vraiment dire que cela soit encore tout à fait ça mais enfin, en se forçant un peu...

Mercredi 30 mars 88

Ça va mieux, un peu. On ne peut pas vraiment dire que cela soit encore tout à fait ça mais enfin, en se forçant un peu...

Un autre café; aucune nécessité d'aller au Vavin aujourd'hui...

Film un peu (très peu) moins nul que les précédents ("Hidden")...

Le vide amoureux habituel, qui s'oppose au tout aussi habituel besoin de solitude... Quoique la solitude ne m'a jamais empêché d'être amoureux, contrairement au couple...

Vu R.J. qui, malgré tout, à réussi à tirer trois points positif de ma situation : L'appart dont mon investiture s'approche peu à peu, le fait d'avoir quitté l'Agence et de m'en sortir avec la musique et, enfin, ma position clarifiée vis-à-vis de Marie.

A voir... Je ne peux m'empêcher de douter de chacun de ces points...

Le seul état permanent, faisant fi d'un moral quelconque, c'est l'attente.

Jeudi 7 avril 1988

Juste quelques mots pour dire que même le désir d'écrire (parmi tant d'autres défunts) s'est tari...

A l'ennui s'est uni le regrettable désintérêt pour tout, et pour tous.

Vendredi 22 avril 1988

Jardins du Luxembourg. Il y avait une fille assise comme ça , tout à l'heure, sur un parapet...

Pierre Desproges est mort mardi...

Nouvelles préparations aux examens, nouvel été qui s'annonce, Jardins du Luxembourg, toujours, Marie, toujours, bientôt Deligny...

Plus de goût à écrire, faute d'événement. J'attendrais, donc.

Mercredi 27 avril 88

Ne m'étais-je point juré de ne plus écrire un mot tant que je continuerais de flotter dans cette morne existence, tant que rien ne m'arriverait ?... Rien n'est arrivé pourtant. Un peu plus de soleil, le plaisir des terrasses, la peau un peu plus mate, l'annonce d'une nouvelle saison delignienne, la morne quotidienneté mariale, mes frustrations plus intenses que jamais, au point que je suis à deux doigts de tomber amoureux de Morgane, la petite voisine du dessus (8 ans), envisageant, dans mes divagations les plus folles, quelque liaison d'ici cinq à six ans...

Mercredi 3 mai 1988

je n'ai écrit qu'une page, le mois dernier. Et pour cause. Toujours rien. De moins en moins pourrais-je presque dire... Juste Chloé, la semaine dernière, qui a gardé ma main dans la sienne tandis que de l'autre elle pianotait... Ce que je disais : moins que rien. Que peut bien, en effet, signifier ce genre de geste chez une fillette de 12 ans ? S'est-elle seulement douté de l'émotion qu'elle me procurait ?...

Jeudi 4 mai 88

Mauvaise journée. Pas travaillé. Un bain. L'ennui. L'écoute de musiques qui me cafardent de leur tristesse ou de leur qualité, des deux le plus souvent...

L'envie de quitter et d'aimer tout à la fois... De moins en moins de regards croisés. De moins en moins réduisant sans doute. La solitude

qui me carardent de leur tristesse ou de leur qualité, des deux le plus souvent...
L'envie de quitter et d'aimer tout à la fois... De moins en moins de regards croisés... De moins en moins séduisant, sans doutes... La calvitie qui se propage... Tu crois que ça joue, ça ?...
L'envie de larmes passionnées, de douleurs et de joies mêlées, de violences crachées et de premiers baisers, de tailles enlacées, de regrets partagés, de confiance bafouée, d'une nuque frôlée et de mots écorchés, arrachés...

Samedi 7 mai 88

Deligny. Je suis heureux d'y retrouver R.J. et G.M...

Mais la saison qui commence n'est plus qu'une sale routine, maintenant, d'angoisses et de frustrations intenses ; lots classiques, dorénavant, de chacun de mes étés...

Mardi 10 mai 88

Je ne fous rien, n'arrive à rien foutre, et me sens coupable ? C'est idiot. Vie de con. Aucune idée de ce que je vais bien pouvoir devenir. Aucune perspectives d'entrée d'argent non plus... Rien ne bouge. Même Mitterand à été réélu...

Sale temps... Je n'arrive plus à sortir du lit. Les cours m'emmerdent. La musique aussi. Impossible d'envisager l'avenir.

Mercredi 11 mai 88

Je ne suis volontairement pas été en cours ce matin...

Toute éventuelle rencontre n'est plus, dorénavant, que pure utopie.